

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 16

Artikel: Chez ma femme : [suite]
Autor: Fath, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192298>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Elle avait accepté, pour faire le tour des salons, le bras du directeur général des postes, et, comme elle se penchait pour saluer, le ruban qui retenait son corsage glissa de son épaule... Mais prenant allègrement son parti de l'aventure, elle rajusta tranquillement le désordre de sa toilette et continua, le sourire aux lèvres, sa tournée dans les salons de la Maison-Blanche.

Mais le lendemain, ce fut dans toute la bonne compagnie de Washington, qui est très puritaire, un tolle général contre les robes de bal.

La revue de M. Léon Richer, le *Droit des femmes*, nous donne quelques extraits des anathèmes fulminés par certains journaux des Etats-Unis, contre l'inconvenance de pareils costumes.

Et comme les Américains sont des gens pratiques, ils ne s'en sont pas tenus à ces inventions ; autant en eût emporté le vent. Ils ont fondé une ligue composée uniquement de femmes. Ce comité comprend sans doute une cinquantaine de membres. Combien dans le nombre s'en trouve-t-il de jeunes et de jolies ? Sont-elles contentes de leurs épaules ?... C'est là autant de questions qu'on ne peut s'empêcher de se poser à l'égard des membres de la ligue, et qui nous remettent tout naturellement à la mémoire une fable de La Fontaine.

Vous vous rappelez ce renard qui avait perdu sa queue à la bataille et qui avait fait, dans un congrès d'animaux, la motion que tous les renards se coupassent la queue, cet ornement inutile, Qui s'en va balayant tous les sentiers fan-

[geux.]

Un des assistants se contenta de lui dire, pour toute réponse, le vers devenu proverbe :

Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous [répondra.]

CHEZ MA FEMME

PAR GEORGES FATH.

II

Mme Leroy, dont les oreilles étaient pleines de ce vacarme, ne s'aperçut point de l'entrée des deux amis.

— Ma chère Delphine, dit alors Henri, je vous présente de nouveau Monsieur Max Duverdy, un de mes anciens camarades.

La jeune femme se leva vivement.

— Je reconnaissais parfaitement Monsieur, dit-elle sans nul embarras, il fut l'un des témoins de notre mariage.

— En effet, Madame, j'ai eu cet honneur.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, je vous prie, ajouta Madame Leroy avec grâce.

Mais taisez-vous donc ! reprit-elle aussitôt en s'adressant aux enfants qui continuaient de se livrer à leurs bruyants plaisirs.

— Ce cher Max dine avec nous, et tu voudras bien en avertir Pélagie.

— Une seule assiette de plus, Madame, autrement vous me feriez regretter d'avoir été indiscret.

— Tu nous permettras bien d'y joindre un couvert, mon cher ami ; d'ailleurs ceci ne te regarde point ; une fois notre hôte, tu dois te résigner jusqu'au bout aux magnificences de notre réception.

— Certainement, Monsieur, ajouta Delphine, sans y entendre malice.

— Si j'avais pensé... objecta le jeune homme.

— Tu n'y as pas songé, c'est vrai ; aussi les choses suivront-elles maintenant leur cours ordinaire.

Mme Leroy avait disparu.

Max, émerveillé, complimentait son ami sur la tournure gaillarde de ses héritiers, qui, au premier signe, étaient venus lui grimper aux jambes, puis jouer avec sa barbe et s'acharner après les breloques qui pendaient à sa chaîne de gilet ; déjà même un de ces petits ornements s'était brisé entre leurs doigts.

Henri semblait ne s'être aperçu de rien, et répondait tranquillement : Il est vrai qu'ils se portent bien, et c'est un sensible plaisir qu'ils me causent.

— Mais regarde donc *Capitaine et Saugrenu* (c'étaient deux grands lèvriers), ils font l'impossible pour attirer ton attention, et disputer à mes gamins une part des caresses que tu leur prodigues.

Pendant que le pauvre Max, pris littéralement d'assaut, se tirait de son mieux des indiscretions familiarités dont il était l'objet, une tourterelle qui avait jusqu'ici échappé à ses regards, vint s'abattre sur sa tête, et compromettre l'ordonnance de sa coiffure.

— C'est la tourterelle de ma femme, dit Henri, en mettant fin aux ébats du tendre volatile.

Que veux-tu ? il lui faut bien quelques distractions : un mari, trois enfants, deux chiens, un chat, une pleine chambre d'oiseaux, pourraient suffire à quelqu'un de plus simple ; mais le cœur et l'imagination de Mme Leroy ont de plus grands besoins : il lui faut encore des tourtereaux ; notre appartement sera bientôt une seconde édition de l'arche de Noé.

Mme Leroy reparut en ce moment et s'empessa d'aller prendre son plus jeune fils qui s'ébattaient toujours sur le tapis, pendant que Pélagie, entrée sur ses pas, prononçait la phrase consacrée :

“ Madame est servie. »

A l'annonce du repas, les deux autres enfants poussèrent un cri de satisfaction et coururent en sautillant vers la salle à manger, suivis de Capitaine et de Saugrenu.

D'abord ce ne fut pas un mince travail que de placer tout ce monde à table. Mme Leroy avait l'habitude de prendre son plus jeune enfant sur ses genoux et de s'asseoir au milieu des deux autres, dont il était prudent de gouverner l'appétit et de modérer les élans de fourchette. Pour ne rien changer à cet arrangement basé sur le plus pur sentiment maternel, les deux amis s'installèrent côté à côté, ayant chacun un des bambins pour voisin immédiat.

Le centre de la table était occupé par une soupière monumentale.

Max la vit avec déplaisir ; il était de cet avis que le potage est une simple entrée en matière, et qu'elle ne doit jamais affaiblir ni déconcerter l'appétit par son abondance.

Henri saisit au vol l'impression qui se tra-

hissait sur le visage de son ami, et s'empressa de le servir avec une profusion comique.

— Mais vraiment, mon cher, tu me traites comme si j'étais un affamé, dit Max en considérant son assiette avec une inquiétude visible.

— Non, mon ami ; d'ailleurs, rien n'est plus léger que le vermicelle au maigre, répondit Henri, qui achevait de remplir son office. J'espère bien que tu ne vas pas faire de façons.

— Ah ! Monsieur, ce serait mal avec d'anciens amis, ajouta Delphine tout en se hâtant d'expédier le contenu de son assiette, en collaboration avec le plus jeune de ses enfants, sans cesser cependant de surveiller les deux autres.

— Tu trouves peut-être ce potage un peu fade ?... demanda Henri, qui s'amusait de la grimace involontaire de Max. On est obligé de faire une cuisine très douce ici à cause des enfants ; moi j'ai fini par m'y habituer.

— D'ailleurs, c'est beaucoup plus sain pour tout le monde, fit observer Mme Leroy.

— C'est juste, répliqua son mari ; je n'ai pas tardé à le reconnaître.

— Méchants enfants, voulez-vous diner tranquillement ! s'écria tout à coup Delphine. Edouard ! que je te voie encore jeter des boulettes de pain dans l'assiette de ton frère !... Paul ! Paul !... je t'ai déjà défendu cent fois de te mettre à table avec ton polichinelle !... Pélagie !... Pélagie !...

— Madame ? dit la bonne en accourant.

— Retirez à Paul son polichinelle.

Pélagie se hâta d'exécuter cet ordre ; mais Paul, qui tenait sans doute à son convive habituel, se mit à pousser des cris surhumains.

— Veux-tu te taire !... s'écria Delphine.

Paul hurla de plus belle, si bien que le plus petit des trois enfants, voyant pleurer son frère, jugea convenable d'en faire autant, et qu'un duo semé de notes charivaires retentit pendant quelques minutes dans la salle en manière d'intermède.

Mme Leroy trouva le moyen d'apaiser son plus jeune fils en l'embrassant et d'imposer silence à Paul à l'aide d'une vigoureuse paire de soufflets.

Pendant ce temps, Max, étourdi du bruit, faisait à part lui cette réflexion, qu'un repas en famille pouvait, malgré son charme incontestable, présenter quelquefois des inconvénients.

Pélagie rentrait en ce moment et posa sur la table un poisson qui certes ne manquait pas de mine.

Henri se défit probablement des subterfuges de sa cuisinière, car il retourna vivement le poisson.

— Voilà une belle aloise, dit-il ; seulement vous avez tort, Pélagie, de toujours flamber vos poissons : je vous ai dit bien des fois qu'il suffisait de les griller.

— Dame, Monsieur, pendant que Monsieur Paul crie...

— L'aloise brûlait. Je n'ai pas la petitesse d'esprit d'exiger que mon dîner soit cuit à point ; aussi me serais-je gardé de renouveler cette observation, sans la présence de Max, qui aurait le droit de se plaindre.

— Moi ? répliqua vivement le jeune homme, dont la position s'aggravait de plus en plus.

(A suivre.)